

je vais être taxé de *romancier*. Attendons les renseignements qu'on doit m'envoyer de Philadelphie, nous verrons bien. Car s'il a trente-huit mille francs en poche, noceur comme il l'a été, il est improbable qu'il travaille et qu'il ait résisté à la tentation de s'amuser.

Par acquit de conscience, cependant, il envoya chercher madame Lureau.

— Vous avez assisté à la mort de madame Pauline Gages ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, avec un médecin du quartier, le docteur Larnay.

— Que savez-vous ?

Elle le raconta simplement, naïvement, comme une brave femme qu'elle était.

Elle dit la mort de la malheureuse Pauline et s'étendit beaucoup sur le désespoir d'Eugène.

Puis comment il s'était engagé et était parti avec très peu d'argent, donnant sa prime d'engagement pour la petite.

— Paraissait-il aimer l'enfant ? demanda M. Marais.

— Il l'a bien prouvé, répondit Mme Lureau.

— Vous avez pris le bébé chez vous tout de suite ?

— Non, monsieur, seulement la veille du départ du père.

— Et jusque-là, où était-elle ?

— Chez lui, rue Pixérécourt. Mais c'est moi qui l'ai soignée, l'ai fait boire et tout.

— Était-elle belle ?

— Magnifique.

— Ne trouvez-vous pas qu'elle a changé dans les premiers jours qui ont suivi sa naissance ?

Mme Lureau parut extrêmement étonnée.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Je veux dire que quelquefois un enfant a les yeux noirs ou bleus quand il naît, les cheveux blonds ou noirs, et que quelques jours après on est étonné de voir que tout en lui a changé, s'est modifié.

— Non, dit Mme Lureau, sans se demander pourquoi toutes ces questions lui étaient faites, je n'ai rien constaté de tout ça. Superbe, la petite fille est venue au monde, superbe elle est encore aux environs de Caen où je suis allée la mettre en nourrice dernièrement.

— Suzanne a rêvé ! se dit M. Marais comme à regret.

Et cependant, malgré une sorte de pressentiments qui le portait à croire à la réalité de ce que lui avait confié la femme de chambre, il dut y renoncer tout à fait, quand lui arrivèrent les renseignements demandés à Philadelphie :

Eugène Gages menait une conduite exemplaire.

Sur le bateau qui l'avait transporté de France en Amérique il avait vécu sobrement, simplement, sans se permettre le moindre extra, ni le moindre supplément.

À Philadelphie, il était entré dans l'usine qui l'avait engagé, et y travaillait comme il l'avait promis, prenant ses vivres à la cantine, se contentant de très peu de chose, dépensant le moins possible.

Non seulement il ne s'était pas dérangé une seule fois, mais le dimanche où les ouvriers sont libres, et où l'usine était fermée, il était resté seul, fuyant les lieux de réunion, errant dans la campagne, sans camarades et sans amis.

Il était d'une tristesse morne, ne riait jamais et parlait à peine.

On ajoutait que ses cheveux avaient légèrement blanchi.

Enfin, celui qui donnait ces renseignements-là terminait son rapport en disant :

— Eugène Gages paraît en proie à un chagrin profond.

M. Marais, les sourcils froncés, plus hésitant, plus perplexe que jamais, murmura tout bas :

— Remords ou douleur !... Qui me le dira ?

Maître Leval fut d'autant plus désespéré de ces renseignements si différents de ceux qu'il espérait, que Pierre de Sauves continuait à lui imposer le plus scrupuleux silence sur toutes les confidences qu'il lui avait faites.

Depuis qu'il avait revu sa sœur, en effet, sa sœur si confiante, si affectueuse, si bonne ; sa sœur qui croyait à son innocence absolue, qui lui avait rendu hommage d'une manière si complète et si ardente,

sa sœur, qui si généreusement était redevenue la mère de Robert, M. de Sauves s'était dit que la blessure en quoi que ce soit serait pour lui la plus épouvantable torture.

Or, avouer qu'il avait soupçonné Georges d'une infidélité, surtout Georges aujourd'hui mort, quelle blessure pour le cœur délicat de la jeune veuve !...

Était-ce ainsi qu'il pouvait reconnaître sa tendresse, son calme, son dévouement, tous ces sentiments exquis qu'elle lui avait prodigués ?

Non, jamais.

Au bout de quelques jours, Me Leval insista d'autant moins qu'étant parvenu à faire causer Jeanne Descours dans un endroit public, et sans que la Tigresse se doutât de la personnalité de l'avocat, celui-ci acquit la certitude que les craintes de Pierre à son sujet étaient justifiées.

Une haine terrible subsistait dans son cœur vis-à-vis M. de Sauves.

Et pour l'assouvir, pour faire du mal à Pierre, Jeanne raconterait ou nierait, inventerait ou cacheraient tout ce qu'elle pourrait.

Jeanne était trop intelligente, étant donné surtout son peu de scrupules, pour qu'on encourût cette terrible chance de l'appeler comme témoin, et de l'introduire dans l'affaire, à quelque titre que cela fût.

D'un autre côté, François Rey était introuvable.

Tous les efforts de M. Marais pour arriver à se mettre sur sa trace avaient été vains.

Personne ne le connaissait, ne l'avait vu, ne pouvait donner sur cette personnalité mystérieuse la plus légère information.

Pour M. de Courneuve, pour la presse, pour tous ceux qui s'occupaient de l'affaire, il n'y avait plus un doute possible.

François Rey n'existait pas, n'avait jamais existé.

M. de Sauves, pour envoyer ces valeurs, avait pris ce nom, le premier qui s'était présenté à son imagination.

Tout comme il avait donné pour adresse le Grand-Hôtel, cet immense caravansérail où il pensait faire perdre sa trace, dans l'énorme va et vient journalier qui est celui de cette maison.

Pris de court, il n'avait pas eu le temps de chercher ni de préparer autre chose.

La reconnaissance formelle de M. Sallanches du Havre, du courtier maritime, des employés de la poste, avait apporté dans l'esprit de chacun la conviction la plus absolue touchant la culpabilité de Pierre de Sauves.

— Non, véritablement, nous avons trop peu de chance, s'écria Me Leval, en serrant à la briser la main de l'ingénieur, tout nous échappe à la fois, tout est contre nous !... Vous avez eu tort de me choisir comme avocat !... Je n'ai pas assez de talent !... Je ne sais pas découvrir ce qui vous sauverait !... J'ai la certitude de votre innocence et je vais vous laisser condamner !...

Mais depuis que Pierre avait revu sa sœur et son fils, depuis que Robert lui avait dit :

— Pourquoi pleures-tu, papa, puisque tu n'as jamais fait de mal à personne ?...

Depuis qu'Adèle en fixant sur lui son beau regard si chaud de tendresse et de foi, si plein de confiance et d'énergie, depuis qu'elle avait ajouté :

— Tous les honnêtes gens te plaignent et t'estiment ; et nous, nous t'adorons !...

Pierre s'était redressé de toute la hauteur de sa vie immaculée, de sa droiture impeccable, de sa conscience si délicate et si tranquille.

— Ne perdez donc pas courage, dit-il à Me Leval, qui sait ce que nous réserve l'audience ?

— Alors, vous espérez encore, vous ?

— Oui, parce que la loyauté et l'honneur doivent être toujours plus forts que tout, répondit-il en répétant tout haut cette idée qui le premier soir de son emprisonnement à Mazas s'était présentée à son esprit et l'avait empêché de succomber à sa honte et à son désespoir.

IX.—L'ÉQUIPÉE D'UN HOMME AUSTÈRE

Il faisait une chaleur affreuse, mais tempérée par une brise qui venait du fleuve, le Tage, très large, très beau, et dont les petites ondes bleues s'en allaient vers la mer frissonnantes et moirées sous

les rayons du soleil comme une traînée de soie sous la lumière des lustres.

Dans un des plus beaux quartiers de Lisbonne se dressait, toute bâtie en marbre, entourée d'un jardin splendide, la riche maison de commission Raymond Bosc et compagnie.

Raymond Bosc, arrivé il y avait une quinzaine d'années à peu près de Bordeaux, pour y placer à Lisbonne les vins paternels, avait trouvé le pays splendide, la ville accueillante et hospitalière.

Au lieu d'y faire un séjour de quelques semaines, il s'y était installé, et y avait créé une maison de commission pour les vins, dont le but était de recevoir de Bordeaux les admirables produits du Médoc, puis de renvoyer à son père et à son frère, restés dans la mère patrie, les vins du Portugal.

Il avait réussi, la maison était devenue solide et honorable, la fortune considérable.

Mais ce qui avait aidé à étendre ses relations, à le faire connaître avantageusement, c'était son mariage avec Mlle Carmen Lopez.

Fille d'un des hommes les plus considérés de Lisbonne, Carmen avait ouvert à son mari les portes de la meilleure société portugaise.

Elle avait ainsi grandement contribué à sa réussite, tout autant qu'elle avait fait son bonheur.

Non seulement, en effet, Mme Bosc était la plus jolie femme que l'on puisse rêver, mais elle était bonne, intelligente, dévouée, ne pensant qu'aux autres, élevant en mère de famille accomplie les deux enfants qu'elle avait donnés à son mari.

Une seule ombre gâtait ce tableau admirable.

Carmen était jalouse, mais jalouse comme on ne l'est pas ; jalouse à n'en pas dormir, à en tomber malade.

Et cela sans un prétexte, sans un motif, sans que Raymond, qui adorait sa femme, eut peut-être jamais manqué à la foi conjugale.

C'est égal, elle le soupçonnait sans cesse et tous les jours.

Dans la rue, s'il tournait la tête, elle lui disait les yeux brillants et la parole brève :

— Qui regardes-tu ?

Au théâtre, elle suivait la direction de sa lunette et faisait une scène si quelque jolie femme se trouvait au bout.

— Mais puisque je te dis que je n'aime que toi ! lui répétait-il sans cesse.

— Ah ! faisait-elle toujours méfiante, les hommes sont si peu scrupuleux, et un malheur est si vite arrivé !...

— Ces soupçons me froissent, lui affirmait-il souvent.

Elle essayait de se contenir, elle ne le pouvait pas.

Dans ces derniers temps, la jalousie de Carmen était devenue intolérable.

— Je t'assure, lui dit Raymond une fois qu'elle était allée plus loin que de coutume, je t'assure que quelque jour je te donnerai raison pour te punir de ces injures que je n'ai jamais méritées.

Elle devint blanche de colère.

— Tu sais, répondit-elle, arrange-toi pour que je ne le sache pas, alors. Parce que...

— Parce que ?...

— Je me tuerais.

Il eut peur.

Dans les yeux de la jeune femme, il y avait une résolution arrêtée, terrible.

Ce matin-là, Raymond Bosc était seul dans son cabinet, dépouillant son courrier de France.

Il y avait un peu de temps qu'il était allé faire un grand voyage en Angleterre, à Jersey, au Havre, à Paris, à Bordeaux même, dans sa famille, depuis lors ses affaires s'étaient décuplées, sa correspondance aussi.

C'était un joli garçon, au fin type bordelais, et auquel l'austérité absolue de sa vie avait conservé une grande apparence de jeunesse.

Il avait une quarantaine d'années, on ne lui en eût pas donné trente.

Il était de taille moyenne, admirablement proportionné ; des yeux bruns, au regard très droit, éclairaient un visage extrêmement sympathique, allongé par une fine barbe noire, et dominé par un magnifique front hardi et intelligent, que couronnait des cheveux très noirs, coupés ras derrière et sur les tempes, mais légèrement bouclés au-dessus de la tête.

(A suivre.)